

Un coin des Indes noires

1876

2 mai : « j'ai fait le plan d'un nouvel ouvrage en un volume. Cela s'appellera Les Indes noires [...] J'ai déjà écrit les premiers chapitres, car j'avais cela dans la tête depuis bien longtemps »

Octobre : Verne aurait montré le manuscrit à Hébrard, directeur du *Temps*

23 octobre : « Mon livre est à reprendre presque fondamentalement. Je veux d'autant moins le rater que c'est du *Temps* qu'il s'agit »

Décembre : premières épreuves, apparemment révisées par Verne seul

1877

1^{er} janvier : Hetzel envoie des révisions de fond aux placards 1 à 7, sans doute en deuxième jeu

2 janvier : « Il y a un gros cheveu [probablement dans les placards 8 à 12] [...] ajouté [...] après coup [...] pas lié à l'action [...] à l'état d'ornement superflu »

4 janvier : Hetzel écrit à Hébrard que Verne a réécrit le livre deux fois sur les épreuves, mais qu'une moitié du roman a toujours besoin d'une réécriture complète

9 janvier : « c'est confus, exagéré, mélodramatique [...] la méthode manque. Vous [...] cour[ez] après un effet qui ne peut pas l'être et qui surmène le sujet »

20 février : mise en page de l'in-8° ; le romancier écrit : « maintenant, cela est trop court. Il manque deux livraisons pour faire 23 »

1^{er} mars : Hetzel rédige 17 feuilles volantes (plus de 2000 mots), qui remplacent une partie du chapitre xx (dans la version définitive), pour les envoyer à Verne

21 [mars] : « Je ne vois plus clair dans cet ouvrage, ma première idée d'une Angleterre souterraine ayant été complètement démolie. Je vous suis donc »

[24 mars] : Verne : « Quant aux livraisons 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, je lui [au typographe] ai recommandé de vous les adresser dès qu'elles seront corrigées [...] il n'est pas nécessaire que je lise [vos corrections] »

27 mars : Verne rend les derniers placards

28 mars : dans *Le Temps* (jusqu'au 22 avril)

Début avril : Hetzel corrige sans doute encore les chapitres finaux

26 avril : in-18

24 septembre : in-8°

Grâce à Aristide Hignard, dont le frère est agent maritime, Verne quitte la France en août 1859, pour la toute première fois, prétend-il¹. Bien que les deux hommes ne passent que douze jours en Grande-Bretagne (26 août – 6 septembre), la grande majorité dans l'Écosse adorée, ils couvrent un terrain considérable, visitant successivement Liverpool, Édimbourg, le Firth of Forth, Glasgow, les Hautes-Terres et Londres². Ce voyage marquera l'écrivain à jamais, la rédaction de *Voyage en Angleterre et en Écosse*, à la suite de *Salon de 1857*, lui montrant la voie des volumes en prose, voie qui mènera peu après aux *Voyages extraordinaires*. Verne extraira du récit, en outre, une partie des *Indes noires*, qui se déroule dans les mines abandonnées d'Aberfoyle, en Écosse centrale.

La correspondance de Verne et Hetzel montre l'âpreté des discussions à propos du roman, dont la première mention se fait le 2 mai 1876. Le 23 octobre, apparemment suivant la lecture critique du directeur du *Temps*, Verne indique son intention de réviser profondément le manuscrit. Le document porte les indices d'une grande urgence, car à la première page on lit : « 4 épr. en placards pour samedi soir bien lues ».

À la fin de décembre, Hetzel passe « trois nuits » à effectuer une « seconde révision » du livre (2 janv. 77, à Hébrard). Il informe le directeur de deux réécritures par Verne sur les épreuves respectives, une bonne moitié du roman, toutefois, ayant encore besoin d'une révision – et l'autre, d'une nouvelle réécriture complète. En même temps, il envoie à Verne de nombreuses corrections des sept premiers placards : « Je m'attache à fortifier les situations, à rendre l'intérêt plus vif par le détail [...] J'ai déplacé quelques-uns de vos effets [...] pour les faire arriver plus tôt » (1^{er} janv.). Il décide qu'il faut « allonger » le livre et faire « Simon Ford enthousiaste mais *non loquace* » (1^{er} janv.). Toutefois, à ce stade, aucun signe n'apparaît de l'orage qui est sur le point de se déclarer.

Selon le romancier, les suppressions déjà effectuées équivaldraient à « 2 livraisons » (20 [fév.]), ou à quelque 5 000 mots. Hetzel répète que Verne et lui doivent faire tout leur possible pour rallonger le livre. La veille même de la parution dans *Le Temps*, Verne écrit qu'il a fait, sur les derniers placards, des révisions supplémentaires au reste du roman, qui ont l'effet de le rallonger, et qu'il attend de recevoir les mises en page (27 mars). En l'occurrence, toutefois, les divers ajouts ne feront augmenter le texte que d'une seule livraison.

Ces modifications en série, sous la pression de l'éditeur, finissent par

1 Au début de novembre 1849, Verne se rend dans un pays étranger non identifié.

2 Ce chapitre, pour plus des deux tiers, a été coécrit avec Sarah Crozier, mais traduit et remanié profondément par moi-même.

faire perdre le nord au romancier : « Quand on ne voit plus clair, il faut marcher aveuglément, n'est-ce pas, et c'est ce que je fais en suivant vos indications » [11 mars] ; « je ne vois plus clair dans cet ouvrage » (21 [mars]). Il est possible d'interpréter ces remarques à la fois comme une protestation contre l'ingérence et comme un plaidoyer pour que Hetzel ne détruise pas entièrement la cohésion du roman. Verne est d'autant plus méfiant que dans IM, comme nous l'avons vu, c'est cette même cohésion qu'il se sentait incapable de conserver.

La mise au net mise à mal

Si l'on ne connaissait que la correspondance, il serait facile de croire que *Les Indes noires* subit un processus normal de révision à répétition. Une telle supposition serait, néanmoins, détruite par le plus rapide des examens du manuscrit, qui présente un chaos de ratures et de corrections, sans doute effectuées en novembre-décembre 1876. Parmi les suppressions effectuées au stade des épreuves, en outre, se comptent de nombreux passages, dont un chapitre entier.

Ce n'est sans doute pas le premier manuscrit, car le roman passe, selon Hetzel, par cinq versions³. Vu la présence d'indications typographiques, le document, cependant en écriture penchée non calligraphiée, doit être classé comme une mise au net. Quelques pages isolées portent peut-être la légère trace marginale au crayon de Hetzel, comme, XIII 70, avec une vingtaine de lignes de commentaires écrits obliquement, ou XXI-XXII 125, où trois quarts du texte originel sont barrés. [123, 124]

Dans l'espace limité de ce chapitre, je n'examinerai le manuscrit que dans ses grandes lignes, en m'arrêtant sur les chapitres les plus transformés. Seule la version corrigée sera généralement étudiée, laissant à de futurs chercheurs la tâche, plutôt ingrate, de déchiffrer le texte raturé.

Verne préfère ne pas utiliser de nom propre étranger dans le titre, comme Aberfoyle ou Silfax, suggérant plutôt *Un coin des Indes noires*, à quoi Hetzel répond qu'il aimerait un titre plus court⁴. L'effet du raccourcissement, naturellement, est de réduire radicalement l'importance du domaine souterrain.

L'on trouve un grand nombre de modifications dans la numérotation

- 3 « *Les Indes Noires* sont en effet devenues un roman intéressant, mais il a fallu les refaire 4 fois » (Hetzel à son fils, lettre du 13 avril 1877, citée dans *Correspondance*, vol.2, p. 160).
- 4 [Vers le 21 fév. 77]. Le titre du roman est « *Les Indes noires* », corrigé cependant en « <Un coin> des *Indes noires* » (1), ce qui indique que le titre change au moins deux fois.

des pages 5-33, résultat de la densité d'insertions et de suppressions⁵. Puis, à part 34-38, sans changement, toutes les feuilles sont renumérotées au moins une fois. Même la structure des chapitres révèle des mutations, non seulement dans le manuscrit, mais également sur les épreuves. Les chapitres «3» et «4» du manuscrit, par exemple, sont à l'origine numérotés «2» et «3»; «7» et «8», «6» et «7»; et «9» est initialement le chapitre iv⁶. Le titre du chapitre x s'insère dans la marge; celui du chapitre xi définitif manque entièrement, le chapitre xii étant viii à l'origine. Les chapitres xiii et xiv, intitulés respectivement «Une métropole de l'avenir» et «La vie souterraine», correspondront, après des suppressions très importantes, au chapitre xiii publié, «Coal-city». Les chapitres xv-xx (xiv-xix dans le livre) sont numérotés à l'origine xii-xvii. Toutes ces restructurations impliquent que quatre chapitres publiés – vi, «Quelques phénomènes inexplicables», xi, «Les dames de feu», xii, «Les exploits de Jack Ryan», et xx, «Le pénitent» – seraient absents du manuscrit brut.

Comme dans les brouillons, la marge contient une dizaine de références chiffrées, ici toutes biffées. Certaines sont difficiles à identifier, comme : «A.B. 284», «vide W. 42» ou «vide W. 251» (iii 9; v 22; v 23). Si «Dict. 2 40» (iii 9) et «2 40» (iii 10) semblent renvoyer au même dictionnaire en deux tomes que dans OR1 et 20M1, «S 22», «S 45», «S. 53» (iii 10; 10; iii 12) mènent à *La Vie souterraine* (1867) de Louis Simonin⁷, dont le titre est emprunté par Verne pour son chapitre xiv, ainsi que trois ou quatre illustrations dans l'édition in-8°. De même, «T 40» (iii 11) renvoie à la page 40 de *l'Esprit des bêtes* (1847 – troisième édition, 1858), d'Alphonse Toussenel, qui y parle de roches «ignée [...] plutonienne [...] neptunienne [...] [et] de transition», termes familiers à tout lecteur de Verne.

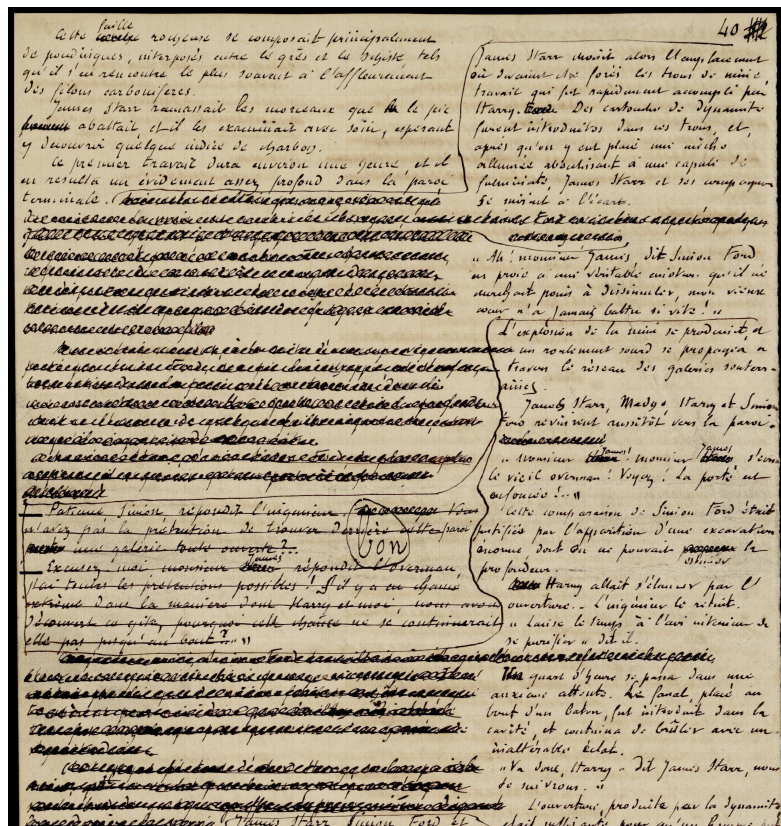
Trois entrées sont intéressantes. En face d'un passage sur l'usure du rocher par «le soleil et la pluie», on lit «I M 164 1 162» (iv 16). Il s'agit d'une autoréférence, en l'occurrence au passage de *L'Île mystérieuse* où Cyrus Smith et ses compagnons descendent dans la caverne obscure, usée par «le lavage des eaux»⁸. De même, en regard de «il n'y avait pas à craindre que les agents du fisc, les “stentmasters stentmaters [sic]” chargés d'établir la

5 Les pages 7-17 remplacent les pages 5-14; 18 est à l'origine 15, et 21, 25; 32 remplace 28, qui, à son tour, remplace 32.

6 Une grande partie du chapitre iv originel, peut-être très différent, est barrée : toute la page 41, par exemple, est raturée, comme 42, à l'exception de six lignes, et 44, à part un court paragraphe.

7 La deuxième référence, par exemple, en face d'un passage sur les traces laissées dans la houille par la vie animale, renvoie à une belle image dans l'ouvrage de Simonin (p.22) d'une coquille conservée par cette méthode.

8 IM I xviii, p. 162-164 dans l'édition in-8°.



capitation, vinssent jamais y relancer ses hôtes ! » Verne écrit : « <vide Rob Roy> » (v 22). En effet, le chapitre vi du roman de ce nom de Scott (1817) contient ce même terme de « stentmasters ». Le mot « bon », enfin, de la main de Verne et encadré, à propos d'un passage biffé (VIII 40), semble être une instruction de ne pas l'omettre dans les placards. [125]

À la page 1 du chapitre I, dont le titre originel, « Le sous-sol du Royaume-Uni », deviendra le titre définitif du chapitre III, nous lisons les variantes « Callender Aberfoyle » et « Aberfoil ». La page 2 est presque entièrement barrée, un état du texte publié (« Athènes du Nord [...] Dix ans auparavant ») se trouvant inséré en marge. À la fin du chapitre II, une nouvelle section, longue de quelque 440 mots, est ajoutée : de « James Starr n'était pas sans inquiétude » à « s'approchait du quai de débarquement »⁹.

9 IN II 8. Les derniers paragraphes du chapitre, servant à l'introduction d'Harry dans le roman, seront supprimés : « James Starr aperçut alors dans la brume la silhouette

On observe une révision assez intensive de la fin d'un passage sur les origines de la houille (III), ainsi que de celui concernant le site de recherche de nouveaux filons¹⁰. De même, de nombreuses distances seront modifiées¹¹. Tout le chapitre VIII, « *Un coup de dynamite* », fait l'objet d'une intense révision¹². Verne écrit le chapitre IX, « *La nouvelle houillère d'Aberfoyle* », presque entièrement dans la marge. La grande caverne, dont les dimensions et la forme évolueront, s'étend à ce stade sous la mer, en l'occurrence en dessous du « lac Lomond, le cours de la Clyde, et le golfe jusqu'au-delà d'Irvine »¹³. Ce chapitre se termine en proposant l'idée de généraliser la colonisation souterraine : « Qui sait si l'Angleterre, habitée dans son sous-sol par le trop-plein de sa population, ne comptera pas autant de villes dans ses comtés souterrains qu'il s'est fondé à sa surface ? » (IX 44).

Le processus de révision intensive continue au chapitre X, surtout au début ; le chapitre XI est moins modifié¹⁴. Vers la fin du chapitre XII, trois quarts d'une page sont barrés, sans être remplacés¹⁵.

d'un homme posté à l'extrémité du pier. Ce ne pourrait être que celui qui l'attendait. Le steam-boat accosta. L'ingénieur, plus lestement qu'on ne l'eût supposé, atteignit la plate-forme d'un seul bond. / Un grand garçon, de vingt-cinq ans, s'avança aussitôt vers lui. / *C'était Harry, le fils de Simon Ford* ».

- 10 IN VII, et plus particulièrement l'insertion de la deuxième note infrapaginale du chapitre III, concernant l'épuisement du charbon. Les derniers paragraphes du chapitre IV seront entièrement réécrits dans la marge ; les premiers trois paragraphes du chapitre V, de même, montrent une révision soutenue. Deux paragraphes du chapitre VI, faisant suite à « *pour ne point perdre les vieilles traditions [...]* » (28), ainsi que les annotations marginales correspondantes, sont barrés, comme le sont aussi les derniers paragraphes du chapitre.
- 11 Après avoir quitté le cottage, on suit la galerie principale pendant trois milles, plutôt que les deux publiés. Le tunnel suivant se conforme à la route du « Tay (?) » (le point d'interrogation est de Verne), se dirigeant vers le « lac Lomond » (31). Bien que l'estuaire du « *Forth* » soit raturé, c'est de nouveau le « Forth » dans la version publiée, sans mention de Lomond. De même, Simon a « vingt dix » ans de plus que James Starr. Dans la version publiée, la plus petite échelle de la nouvelle Aberfoyle et les distances moindres rendent inévitable la suppression du « bruit de ressac et [du] roulement des galets sur le littoral » (XIV 73). De même, la communication entre la mine et Irvine Castle est moins crédible dans la version définitive, vu le rétrécissement du domaine souterrain.
- 12 Il faut trois heures – une heure en édition – pour aller du cottage au nouveau filon. La fin du chapitre est révisée de manière plus intensive.
- 13 IN IX 42. Les nouveaux filons s'étendent, en effet, « sur une étendue de cinquante milles du nord au sud [et] de trente milles de l'est à l'ouest », en empruntant la forme trapézoïdale » (42).
- 14 Toutes les mentions de Dundonald Castle sont ajoutées (par exemple XI 56).
- 15 Il s'agit du texte qui à la fois suit « Ils n'avaient pas fait cent pas, qu'ils s'arrêtaient, soudain » et précède « Là, quatre corps étaient étendus sur le sol – quatre cadavres peut-être ! » (64-65)

Toutefois, c'est aux chapitres XIII et XIV que le livre diffère le plus du manuscrit. Verne y crée un comté entier, « Underland »¹⁶, doté d'une grande ville, Coal-city, ainsi que de plusieurs villages alentour. Cette agglomération diffère radicalement du pittoresque « village flamand » (XIII) de la version hetzelisée, car Verne y présente, dans le moindre détail, sa communauté souterraine, où la vision innovatrice, et quelque peu utopique, devient souvent en réalité un décalque de l'Édimbourg contemporain. Les chapitres suivants, eux aussi, reflètent cet important texte inconnu, avec les descriptions de la vapeur, des touristes et des journaux souterrains.

Underland forme une métropole vivante, animée de nombreuses activités commerciales et administratives. Si dans le livre une certaine absurdité s'attache aux aspirations de Simon Ford de voir le domaine souterrain rivaliser avec la capitale écossaise, dans le manuscrit elles sont tout à fait justifiées. Ce monde est hautement développé, ayant une infrastructure complexe de tramways, de bateaux à vapeur, de lignes télégraphiques et de chemins de fer. Le passage, qui disparaîtra sous les ciseaux de l'éditeur, le réseau électrique étant presque le seul rescapé¹⁷, se transcrit comme suit.

Une métropole de l'avenir

Chapitre 13.

*Deux ans après les événements qui viennent d'être racontés [...] le visiteur était transporté par railway jusqu'au sol même de l'exploitation à quinze cents pieds au-dessous de la surface du comté*¹⁸.

À douze milles dans le nord de Dumbarton, un tunnel oblique, décoré d'une entrée monumentale avec tourelles créneaux et mâchicoulis, venait affleurer le sol. Ce tunnel, à pente douce, largement évidé, riche de « regards » qui lui prodiguaient la lumière, aboutissait directement à cette crypte, si largement creusé dans le massif du sol écossais. Il s'était formé là une sorte de comté souterrain, et ce comté portait le nom très justifié d'ailleurs d'Underland¹⁹.

*Un double railway [...] le nom « Coal-city », la cité de charbon, figurait dans la nomenclature de la cartographie subterrannienne*²⁰. Quant aux travaux spéciaux de

16 Simone Vierende (Jules Verne et le roman initiatique, Paris, Sirac, 1973, p. 258) indique pour la première fois l'existence d'une version étendue du chapitre XIII, ainsi que le nom d'« Underland ».

17 Lors de la découverte initiale de la nouvelle Aberfoyle (IX), un autre détail survivant du manuscrit est le « *lacet des canaux* », qui lie les lacs souterrains et permet donc le développement d'un réseau de transports lacustres.

18 Verne oublie de barrer le fragment : « ne servant plus qu'à l'aération de la mine » (XIII 66).

19 Littéralement : Terre dessous [note de Verne].

20 Comme dans *Hatteras*, Verne emploie parfois des anglicismes, signe de son immersion dans la culture britannique.

[illegible]

Le visiteur [...] dans les galeries de la nouvelle Aberfoyle.

Cette population comprenait non seulement les travailleurs de la mine ; mais aussi tous ceux qui, ne trouvant plus place habitable sur un sol maintenant trop peuplé, avaient dû se réfugier dans les entrailles mêmes du Royaume-Uni. Ni l'air ni la lumière ne manquaient à cette agglomération d'êtres humains, ni l'espace. Il y avait là de quoi loger le dixième des habitants des comtés de Stirling, de Renfrew et de Dumbarton.

394

villages, qui se fonderaient dans l'Underland. Un railway allait déjà sous terre d'Irvine à Stirling en passant sous Glasgow, et rivalisait de vitesse avec les chemins de fer de la surface. C'était sur une grande échelle, la reproduction des railways métropolitains de Londres, et on pensait que, dans l'avenir, à travers les parties encore pleines du sous-sol anglais, ces voies se prolongeraient jusqu'aux bassins de Newcastle et du pays de Galle. Le Royaume-Uni serait ainsi sillonné dans ses profondeurs, des villes se créeraient en pleine croûte terrestre, une seconde Angleterre s'élèverait sous la première (XIII 65-67). [126]

Comme on le voit, Verne donne libre cours à sa vision d'un monde souterrain pour rivaliser avec celui de la surface. Parmi ses idées figurent la lumière électrique, plus adaptée à l'incertain climat britannique, et toute l'infrastructure industrielle, avec son réseau de chemins de fer passant sous l'Écosse – réseau qui s'étendra un jour, dit l'auteur, sous la Grande-Bretagne tout entière. Ce monde ambitieux, quelque peu invraisemblable, fait écho aux descriptions de P20, elles-mêmes rejetées par Hetzel. Il est probable que Verne trouve son inspiration dans le métro londonien (1863), tiré, comme le sien, par une locomotive à vapeur, et dont le nom même – Underground – fait penser à (l')Underland (*land* = terre = *ground*). Peu attesté sur Gallica, grand site de littérature française classique, le terme innovateur, qui ferait écho également à Wonderland (pays des merveilles), servira souvent dans la science-fiction anglaise et française du XX^e siècle.

Ayant posé l'infrastructure, Verne passe à l'organisation, en particulier sociale, architecturale et éducative :

Coal-city s'était donc élevée comme par enchantement. Après la découverte de Simon Ford, dès le début de l'exploitation du nouveau gisement, tous avaient imité le vieil overman qui avait transporté sa demeure sur les bords du vaste lac découvert lors de la première exploration, et nommé lac Malcolm. La ville avait l'aspect d'une cité en plein air. Tous les actes de la vie sociale s'y accomplissaient régulièrement. Les gens y naissaient, s'y mariaient, y mouraient tour à tour. Ni la maison commune, ni la chapelle ni le cimetière n'y manquaient. Personne n'était jamais obligé de remonter à la surface du sol, si ce n'est pour revoir la lumière du soleil ou la verdure des campagnes. Aussi, bien que les communications fussent faciles et peu coûteuses, beaucoup des habitants de Coal-city ne quittaient plus ce milieu qui ne connaissait ni chaleur ni froid, ni pluie ni neige, et dont les conditions climatiques convenaient à tous les tempéraments. Si un hôpital avait été élevé par souscription publique sur les rives du lac Malcolm, c'est qu'il fallait pourvoir à la situation des blessés ou des infirmes ; mais la statistique constatait déjà combien la moyenne de la mortalité s'abaissait dans ce comté souterrain, lorsqu'on la comparait à celle des comtés extérieurs.

Une vaste chapelle, on pourrait dire une église, avait été édifiée sous la partie la plus élevée de l'Underland, près du lac, dont Coal-city occupait les rives. Le style anglo-saxon la décorait de ses fantaisies multiples. Son clocher, dont le pyramidion s'élargit hardiment d'un triple étage de colonettes [*sic*] se découpait avec grâce sur cette atmosphère saturée d'effluences électriques. Il n'atteignait pas – il s'en fallait –

favorable. L'ensemble de ces maisons, au nombre
de quatre ou cinq cents, constituaient une véritable
ville, comptant plusieurs milliers d'habitants.
~~Les habitants de ces maisons étaient tous des gens~~
~~de couleur et de condition libre.~~

cette population comprenait non seulement les travailleurs de la mine; mais aussi tous ceux qui, ne trouvant plus place habitable sur un sol minier trop peuplé, avaient dû se réfugier dans les entrailles mêmes du Royaume-Uni. A N. l'air ni la lumière ne manquaient à cette agglomération d'échecs humains ^{N° 69}~~de ce genre~~. Il y avait là ~~des milliers de gens qui vivaient dans des caves~~ de quoi loger le dixième des habitants d'un des comtés ~~du nord~~ de Stirling, de Perth et de Dundee.

La ville souveraine avait ses quartiers et ses rues, disposés suivant le plan de la houlle.
rues - ~~Elles étaient disposées de la manière suivante~~
~~quatre-vingt-cinq de long~~. Dans les rues

parcours les trains ; sur les lacs et les canaux intérieurs
les naviguaient les steamboats interne destinés à mettre un port en
communication directe les villages qui se trouvaient dans l'interland.

Le réseau des chemins de fer anglais est le plus étendu du monde. Un railway allait déjà sous terre entre Manchester et Liverpool en passant sous Glasgow, et rivalisait de vitesse avec les chemins de fer de la surface. C'était sur une grande échelle, la reproduction des railways métropolitains de Londres, et on pouvait dire, dans l'avenir, à travers les parties encore pleines du sous-sol anglais, ces voies se prolongeraient jusqu'aux bords de Newcastle, et du Pays de Galles. Le Royaume-Uni serait ainsi sillonné dans ses profondeurs, et les villes s'élevaient au-dessus de la première couche, se fondant intimement ensemble en pleine croûte terrestre, une seconde Angleterre se trouverait sous la première.

deuxième fois sur les bords du vaste
lac découvre ~~une~~ long, de la première
exploration, et nommé lac Malcolm.

les dernières nervures de cette voûte schisteuse assez élevée pour dominer même la tour du Parlement de Londres. Le dimanche, la population affluait au prêche, non seulement dans cet édifice consacré sous l'invocation du saint Giles, mais aussi dans les chapelles annexes de la paroisse, appartenant à l'Église libre d'Écosse²¹, plus puritaine que l'Église presbytérienne. Aussi, pendant cette journée que ne troublait jamais le travail de la houillère, observait-on le repos du dimanche, comme dans les cités les plus sévères du Royaume-Uni.

Coal-city était régulièrement administrée. Elle avait son provost, ses baillis²², son trésorier, ses conseillers, tous choisis parmi les agents de la nouvelle Aberfoyle. Elle ne nommait pas encore de députés à la Chambre de communes, mais on pensait que la constitution anglaise ne tarderait pas à combler cette lacune par une loi spéciale.

L'instruction des enfants, nés dans l'Underland, n'avait pas été oubliée. Il existait des écoles fréquentées par les filles et les garçons à des heures légalement prélevées sur la journée de travail. La principale école réservée aux enfants pauvres eût rivalisé par les soins et l'instruction qu'ils y y [*sic*] recevaient avec l'« United Industrial School » d'Édimbourg²³. Quant aux bibliothèques, si elles ne pouvaient se comparer à la bibliothèque de l'université de la métropole, elles n'en étaient pas moins visitées, et le niveau moral de cette population de troglodytes atteignait véritablement un degré supérieur (xiii 67-68). [127]

Les spécialistes verniens, à partir des informations très éparées dans la correspondance, ont souvent souligné la nature utopique de cette communauté souterraine, à l'opposé des réalités de la vie minière. Dans ces quatre grands paragraphes, on voit effectivement quelques aspects idéalisés, tous ancrés, comme souvent chez Verne, dans l'infrastructure innovatrice. La vie souterraine, comme Simon Ford ne cesse de le répéter, est plus saine, le taux de mortalité, plus bas. D'où l'absence d'hôpitaux, les thermes naturels et le climat modéré créant les conditions parfaites pour soigner les malades. Les habitants fréquentent assidûment les bibliothèques, atteignant ainsi un « niveau moral [...] supérieur ». Tout étant à portée de main, sauf la verdure et le soleil – souvent absents, il est vrai, de l'Écosse « extérieure » –, la vie y est auto-suffisante, du berceau au tombeau. Hormis la seule donnée, radicale, de vivre sous terre, la visée ne serait donc pas de créer une société alternative. Verne désire simplement faire voir une communauté viable, assez semblable à celle sur terre. On en apprend davantage, en somme, sur la manière dont Verne se représente l'Écosse que sur sa société idéale.

21 La Free Church of Scotland, fondée en 1843.

22 Provost : le magistrat le plus haut en grade d'une ville écossaise ; bailli : officier municipal et magistrat, terme rare employé surtout dans *Quentin Durward* (1823), de Scott.

23 Les United Industrial Schools sont des hospices, écoles d'orphelins ou maisons de correction, assurant une formation professionnelle. Celle d'Édimbourg, catholique, dirigée par Charles Ferguson, se trouve, dans les années 1860, aux 3-4 South Gray's Close, High Street.

Malgré la thèse de Jean Chesneaux²⁴, le socialisme utopique, en particulier, est entièrement absent, car Verne ne propose aucune modification de la hiérarchie sociale. Bien qu'il y ait une école pour enfants pauvres – qui continuent à exister –, ces mêmes enfants finissent leur journée par un travail rémunéré. Les classes sociales comportent même les « élégants » et les « dandys ». La structure administrative, actuelle ou prévue, se calque sur les institutions sur terre, en particulier celles d'Édimbourg.

Comme dans « Le Humbug », Verne saisit l'occasion, il est vrai, de critiquer les méfaits du commerce, et surtout l'affichage du grand luxe :

Coal-city, examinée sous son aspect physique, était aussi une ville bien anglaise, avec ses maisons de modèle uniforme, avant-corps à trois pans sur leur façade, poulie de l'autre, fenêtres à guillotine munies de leurs jalousies intérieures²⁵ – tous les rayons des soleils électriques se projetaient avec éclat sans doute !

Et rien ne manquait à ces rues incessamment sillonnées des voitures de tramways, ni les magasins aux gigantesques enseignes, ni les affiches multicolores, qui tapissaient les murs, ni les policemen dont le pas grave résonnait sur l'asphalte des trottoirs. Boulangers, épiciers, bouchers, y faisaient de bonnes affaires. Sur le marbre des poissonniers s'étaient les poissons des lacs intérieurs aussi bien que la marée venant du golfe de Clyde. Les restaurants, les « dining-rooms » les « bar-rooms » tous ces débits de bière et de liqueurs si nombreux dans les villes du Royaume-Uni, sollicitaient les chalands par leurs attrayantes enseignes. Dans ces magasins de détail se rencontraient, comme toujours, des objets assez disparates, ainsi que l'annonçaient les pancartes imprimées sous cette forme :

Tabac et cigars [*sic*]
Raisins et currants [*sic*]
Whiskey et Toddy
Canned goods
Savons
Savons de toilette
Café
Sucres
Vins
Brandy
Gin
Scotch Whisky
English ale et porter

Les magasins d'habillement étaient nombreux dans cette cité souterraine où leur débit aurait peut-être pu se restreindre. On y trouvait de tout : gilets de fantaisie et habits en alpaca, camisoles et caleçons en mérinos en gaze ou en laine d'agneau ; nouveautés en cravates de toutes formes, savoir : les princes Teeth, Sublime, Pall-

24 Jean Chesneaux, *Jules Verne. Un regard sur le monde*, Paris, Bayard, 2001, p. 101-119.

25 Les fenêtres à guillotine étant rares en France, Verne est impressionné par celles qu'il voit au 6 Inverleith Row, dans la nouvelle ville d'Édimbourg (VAÉ xxii).

Mall, Stanley, Belgravian, excelsior, Scarboro, Parth [*sic*], yacht-club house [*sic* : Yacht Club House], etc. assortiment varié de bretelles, robes de chambres, serviettes de bains, gilets de laine, courroies de voyage, Parapluies – oui – parapluies! de la célèbre manufacture de Fox²⁶, anneaux et épingles, boutons et solitaires, etc.

Et ces remarquables articles d'Union-Adams²⁷ qui faisaient rêver les élégants de Coal-city pour lesquels le choix d'un faux-col est affaire grave : Faux cols de de [*sic*] Londres, le cavalier, le Cromvarll [*sic* : Cromwell], le brodé, le col des Gardes, le prince de Galles, le col à la Palti, le Shakspeare, le Milton, le Voyageur, etc.

Et pour les dandys que la couleur de leurs cheveux pouvait compromettre, la succursale de la fameuse maison Cristadoro²⁸ de New York avec son prospectus imité du « to be or not to be » d'Hamlet :

Teindre ou ne pas teindre?

C'est la question²⁹!

On passe sous silence les offices de compagnies d'assurance contre l'incendie, la grêle (la grêle à Coal-city!) le grisou, etc., les affiches de la célèbre « Citoyenne » contre les accidents, ainsi rédigées :

« Un sur dix! »

Puis sur les murs, aussi bien que dans les colonnes de Coal-city herald, l'un des principaux journaux de la ville, annonces de faucheuses et de moissonneuses Kirby³⁰ dans un domaine où il ne poussait pas un brin d'herbe, annonces des bonbons pour rhume dans une ville où on ne toussait jamais, – annonces des fabricants de pianos et d'harmoniums, – annonces des compagnies de transport pour tous les coins du monde, lignes transatlantiques Cunard, Allen, Inman, Glasgow, Halle [*sic* : Hall] de Liverpool, North German Lloyd – annonces des propriétés à vendre en différentes parties de l'Underland, – annonces des spectacles de grande attraction, annonces du chocolatier Menier³¹ rivalisant avec le chocolatier Perron³², – annonces du Sou-chong supérieur, – annonces des « librairie!! librairie!! » interposées avec les quiú!! quiú!! », – annonces du guano de Pérou, – annonces des pilules de Holloway³³, qui

26 Bien que « Parth » puisse être « Perth », ces cravates n'ont pas été identifiées; Fox Umbrellas, de Londres (1866), toujours active aujourd'hui.

27 Grand magasin haut de gamme, situé près de 175 Broadway, l'avenue au centre des deux visites de Verne à New York (1867).

28 J. Cristadoro, manufacturier new-yorkais de teinture de cheveux.

29 *Hamlet*, acte III, scène 1. Il s'agit sans doute d'un jeu de mots sur *die* (mourir) / *dye* (teindre).

30 La tondeuse-moissonneuse Kirby, célèbre aux États-Unis, est construite par la compagnie de ce nom, sous la direction de George L. Squier (1824-1911), sise à Buffalo, Massachusetts.

31 Installée à Noisiel, au bord de la Marne, la marque Menier, fondée par Antoine Brutus Menier (1795-1853), subsiste encore.

32 Les publicités du « chocolat Perron » (14, rue Vivienne, Paris) envahissent la presse contemporaine depuis les années 1850.

33 Les grands profits tirés de ces pilules, après une grande campagne publicitaire, permettent au « professeur » Thomas Holloway (1800-1883) de fonder Royal Holloway College (1886), intégré par la suite dans l'université de Londres.

monde entier des guérisons du curé Brunellière³⁷ de la marquise de Plutstkow [sic : Pluskow] et de Lord Stuart de Decies³⁸ (cure 37597947). (XIII 68-70) [128]

Après ce survol satirique de la société de consommation, Verne passe allégrement aux institutions, pour finir sur une vision radieuse de l'avenir :

Telle apparaissait donc aux yeux des visiteurs – et ils étaient nombreux – la curieuse Coal-city avec tout son mouvement industriel. Il ne faudrait pas croire que les rues fussent désertes aux heures du travail. Ce n'était pas seulement aux ouvriers de la nouvelle Aberfoyle que Coal-city devait d'être aussi peuplée. Bien des familles, attirées par les convenances hygiéniques de ce climat, toujours égal, y avaient élu domicile, à l'abri du froid pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, à l'abri de la chaleur pendant les hautes températures de l'été. Quelques sources thermales avaient été découvertes en quelques points de l'Underland. Aussi, les malades, vrais ou imaginaires, y venaient-ils faire leur saison dans quelque cottage du lac Malcolm, ou autres stations de villégiature.

Bref, comme toute création nouvelle, Coal-city avait la vogue. On prévoyait déjà dans un avenir prochain l'accroissement du prix des terrains dans toute l'étendue de l'Underland, et la spéculation s'y jetait à corps perdu.

Certes, il manquait encore à Coal-city certains établissements qui forment le complément indispensable de toute cité véritablement anglaise, fût-elle bourg ou bourgade, tels que : une cathédrale dans laquelle officierait un jour quelque évêque en grande pompe, une « High Street » comme il en existe en toute ville du Royaume-Uni, une Bourse royale, une Banque royale également³⁹, une Cour de session pour les juges les avocats⁴⁰, les « Sollicitors [sic] » et Écrivains du Sceau⁴¹, une université avec bibliothèque, Musée d'histoire naturelle, musée anatomique et agricole⁴², un

un Londonien, Du Barry. Elle est citée sans explication supplémentaire, tant son nom est familier, dans *La Chasse au caribou* (Plon, 1872), d'Arthur Gobineau, dans *Bouvard et Pécuchet* (Lemerre, 1881), de Flaubert, et même dans le titre d'un opéra d'Offenbach.

- 37 Dans le *Journal politique et littéraire de Toulouse* (30 août 1874), une publicité pour Revalesscière nous informe de son emploi par « le duc de Pluskow [sic] [...] [et] lord Stuart de Decies », et précise que « M. le curé A. Brunellière » avait souffert « d'une dyspepsie de huit ans », « les médecins ne lui donn[ant] plus que quelques mois à vivre ». Ce même numéro de journal contient une annonce de « Chocolat Menier – exiger le véritable nom ».
- 38 Henry Villiers Stuart (1803-74), plus tard Lord Stuart de Decies, champion de l'émancipation catholique en Irlande, associé du nationaliste Daniel O'Connor, et député du comté de Waterford à partir de 1826.
- 39 La Royal Bank of Scotland, admirée par Verne dans St Andrew's Square, Édimbourg (VAÉ xx1).
- 40 La Court of Session, la Cour suprême civile, sise dans la Parliament House, Parliament Square.
- 41 Writers to the Signet, ancienne société de notaires, dans Parliament Square, habilités à écrire les assignations en justice.
- 42 À l'époque de la visite de Verne, l'université d'Édimbourg gère un Muséum d'histoire naturelle (maintenant intégré dans le Royal Museum), un musée d'Anatomie (toujours à Surgeon's Hall, Nicholson Street) et un Musée agricole.

« Register House »⁴³ pour contenir les archives publiques et les actes de l'état civil, une académie avec son Recteur⁴⁴ et tout son personnel, un collège pour l'Église libre⁴⁵ où les étudiants suivaient des cours, un musée des Antiquaires⁴⁶ de l'Underland, uniquement consacré aux trésors enfouis par la nature dans les entrailles du globe, une Académie navale et militaire⁴⁷ où la rude jeunesse se formerait au métier des armes, des clubs aux noms bizarres et plus spécialement le « Coal Club » (alors en construction) où résideraient les agents supérieurs de la nouvelle Aberfoyle, un Hôtel des postes et des télégraphes qui se reliait à tous les offices des îles Britanniques, une Salle où se tiendrait la cour des Sheriffs et l'administration, pour le cas où l'Underland deviendrait un comté, un palais du Parlement pour le cas où Coal-city serait la métropole de ce comté, un palais royal pour le cas où la souveraine se plairait à visiter ses populations des terrains souterrains, un château avec arsenal auquel un article additionnel au traité de l'Union donnerait le droit d'être toujours fortifié⁴⁸, quelques monuments élevés par souscription publique, et destinés à perpétuer le souvenir des grands hommes de l'Angleterre souterraine qui étaient encore à naître, enfin, une abbaye, faite des ruines modernes⁴⁹, et à laquelle les archéologues accorderaient l'estime due aux restes de la plus vénérable antiquité.

Coal-city serait complète alors, mais il lui fallait le temps, et le temps ne manquerait pas. Elle avait en elle de féconds éléments de prospérité et ce qu'on en voyait déjà permettait de lui présager un brillant avenir.

C'était bien ce que pensaient les habitants de l'Underland et on fût mal venu à douter du rôle que leur cité devait jouer un jour. Elle figurait honorablement sur les cartes géologiques du Royaume-Uni, au milieu de ce réseau de railways et de fils télégraphiques qui la reliaient aux bassins houillers du Centre, de l'Est et de l'Ouest. Elle se posait déjà en rivale de la capitale de l'Écosse, et comme le répétait Simon Ford, « elle méritait mieux ce nom qu'Édimbourg qui justifie trop son surnom de "Vieille Enfumée"⁵⁰ ! » (XIII 70-72)

Pour les connaisseurs de la vie et l'œuvre verniennes, l'intérêt du passage réside en partie dans les détails de la description. Ainsi « Saint Giles » se réfère à la High Kirk, la « cathédrale » de l'Église d'Écosse, au

43 New Register House, à l'extrémité orientale de Princes Street.

44 Les villes d'Édimbourg et Glasgow ont chacune leur académie, dirigée par un Rector.

45 Allusion au Free Church College, The Mound, Édimbourg, maintenant le New College.

46 Une meilleure traduction serait : « musée des Antiquités ». La collection du National Museum of Antiquities of Scotland est conservée à la Royal Institution, The Mound (maintenant la Royal Scottish Academy). Elle a été fondée par la Society of Antiquaries of Scotland, dont James Starr est membre (1).

47 La Royal Scottish Naval and Military Academy est située au 42 St Cuthbert's Street, Édimbourg.

48 Allusion au droit, depuis l'union de l'Écosse et de l'Angleterre (1707), de quatre châteaux, sis à Dumbarton, Blackness, Édimbourg et Stirling, de continuer à porter les armes.

49 Deux monuments de la capitale ont impressionné Verne : Holyrood House et « Edinburgh's Shame », dans le style grec mais inachevé (VAÉ xxv ; xxi).

50 Auld Reeky [*sic* : Reekie], c'est le surnom donné à Édimbourg [note de l'auteur].

beau milieu du cœur médiéval d'Édimbourg⁵¹. La mention, dans le passage précédent, de « porter » et de « Toddy » (« sorte de grog », VAÉ xv), goûtés par Verne dans un pub bagarreur du port de Liverpool (VAÉ xv), fait écho à d'autres œuvres où il emploie la couleur locale, tout en soulignant le goût populaire des boissons alcoolisées.

Dans cette fin de chapitre, on observe l'ampleur des recherches sur les produits commerciaux britanniques et les institutions écossaises. Verne use ici de la forme caractéristique de liste, bien structurée et bien mise en contexte, mais qui reste une liste en fin de compte, donc peu lisible. Au fond, il ne souhaite que décrire, avec un soupçon d'humour devant les faiblesses humaines, l'Écosse contemporaine, non celle de l'avenir.

Ces passages sont uniques, en somme, dans l'œuvre de Verne pour leur affichage d'une connaissance détaillée du pays de ses ancêtres maternels, tirée à la fois de sa propre visite et de ses recherches livresques. Cette masse d'informations, bien que difficile à intégrer dans le roman, permet d'accéder à une compréhension plus approfondie de la vision vernienne de la Grande-Bretagne.

La vie souterraine

Le début du chapitre suivant, qui parle des mondes de la finance et de l'ingénierie, est également inconnu depuis plus d'un siècle :

Chapitre 14.

La vie souterraine

En vérité, il n'y avait pas au monde un homme plus heureux que le vieil overman. C'était à lui qu'était due cette résurrection. L'exploitation du nouveau gisement carbonifère se faisait sur une grande échelle et avec grand profit. Le nom de Simon Ford avait eu son heure de célébrité⁵². Mais tant d'éclat n'éblouissait point le vieux mineur, qui se contenta de reprendre sa position d'overman, qu'un an après il céda à son fils.

James Starr avait été nommé directeur de l'exploitation de la nouvelle Aberfoyle. Les actions de la société, réservées aux anciens actionnaires, faisaient déjà une prime énorme et gagnaient cent pour cent du capital versé. Le mouvement de hausse ne pouvait que s'accroître encore, car on se les arrachait au « Royal-Exchange »⁵³ de Londres.

51 Verne critique l'architecture de Saint Giles dans *Voyage en Angleterre et en Écosse* (xix).

52 À partir de ce point, de nombreux passages, d'environ 1000 mots, sur trois feuilles, jusqu'à « aux maisons de Coal-city » (xiv 74), sont barrés ; elles traitent apparemment de la structure du monde souterrain et des solutions au danger du grisou.

53 Le Royal Exchange, la Bourse nationale jusqu'en 1972, devenu centre commercial, fait partie, avec la banque d'Angleterre, d'un ensemble de bâtiments (1844) dans les rues Threadneedle et Cornhill.

129 Le capitalisme
pur et dur
(IN XIV 72)

Le capitalisme pur et dur, c'est-à-dire le capitalisme qui ne se contente pas de spéculer sur le papier, mais qui veut en tirer le maximum de profit, se contente de reprendre sa position d'overman, qu'un au après s'identifie son fils. James Starr avait été nommé directeur de l'exploitation de la nouvelle ~~compagnie~~ Aberystwyth. Les actions de la société, réservées aux anciens actionnaires, faisaient déjà une prime énorme, et gagnaient cent pour cent du capital versé. Le mouvement de hausse ne pouvait que s'accroître encore, car on se les arrachait ~~à l'envi~~ au "Bourse" Exchange" de Londres.

Cette plus-value, d'ailleurs, reposait sur des réalités. Les nouveaux filons n'avaient pu être cubés approximativement, par cette raison excellente, que les sondes n'en avaient point atteint la limite. La couche se prolongeait sous le canal du nord à une distance qui n'avait pu être évaluée. Le nombre de milles carrés de l'Underland dépassait probablement celui des bassins de New-Castle [sic] et du pays de Galle [sic]. Ici, sans doute, aux époques géologiques s'était produit le plus considérable entassement de forêts de l'Europe septentrionale, et, comme par une prédestination singulière⁵⁴, c'était encore aux Anglais que la nature en avait réservé la possession⁵⁵.

1) Auto Breck, c'est le nom du dôme à S. M. M. M. M.

- Cette plus-value, d'ailleurs, reposait sur des réalités. Les nouveaux filons n'avaient pu être cubés approximativement pour cette raison excellente, que les sondes n'en avaient point atteint la limite. La couche se prolongeait sous le canal du nord à une distance qui n'avait pu être évaluée. Le nombre de milles carrés de l'Underland dépassait probablement celui des bassins de New-Castle [sic] et du pays de Galle [sic]. Ici, sans doute, aux époques géologiques s'était produit le plus considérable entassement de forêts de l'Europe septentrionale, et, comme par une prédestination singulière⁵⁴, c'était encore aux Anglais que la nature en avait réservé la possession⁵⁵.
- 54 Dans *Les Voyages extraordinaires*, on trouve souvent des félicitations, ironiques, sur la prévoyance de la nature, ou de la Providence, pour avoir situé les ressources exactement où elles deviendraient les plus utiles. En ce qui concerne le charbon britannique, la logique est en effet contraire : c'est la présence du charbon qui provoque la révolution industrielle, les usines se plaçant aux alentours des mines.
- 55 Les trois mots répétés à la marge (XIV 72), qui correspondent à la fois au saut de page et à la fin du placard, sont ajoutés par les typographes.

Il est inutile d'ajouter que l'exploitation s'opérait au moyen d'un matériel extrêmement perfectionné. Tous les engins de l'outillage moderne, perforatrices à air comprimé pour entailler le filon, railways souterrains à traction mécanique, échelles oscillantes pour le service des principaux puits, tous ces appareils simplifiaient le travail et accroissaient le profit. (xiv 72-73) [129]

La section suivante, sur le grisou et l'infiltration de l'eau, prépare les événements dramatiques à venir :

D'ailleurs la houillère par sa disposition même se prêtait à l'exploitation puisque la nature avait fait les frais de ces galeries, qui s'étendaient jusque sous la mer. Et là, ainsi que l'avait observé James Starr pendant la première exploration, la voûte solide était si peu épaisse, que le mineur entendait distinctement le bruit du ressac et le roulement des galets sur le littoral. Toutefois, aucune infiltration n'était à craindre à travers cette voûte compacte, qui supportait deux étages de terrains sur ses puissantes assises.

Les dangers, provenant des explosions de grisou, n'étaient pas à redouter, non plus. La houille du gisement en produisait fort peu. D'ailleurs, toutes les précautions avaient été prises. *La lampe Davy*⁵⁶, dont l'imprudence d'un mineur pouvait toujours faire un engin de destruction, n'était même plus employée que dans les circonstances exceptionnelles. La lumière électrique, autrement puissante, était répandue dans toutes les galeries de la nouvelle Aberfoyle et suivait le système appliqué aux rues et aux maisons de Coal-city. (xiv 73-74)

Le paragraphe suivant, qui fait une comparaison avec Édimbourg et Stirling, ne restera que partiellement inédit :

Il va sans dire que depuis la découverte des nouveaux gisements, toute l'ancienne population d'Aberfoyle avait repris son poste. Ces mineurs, employés aux champs, *s'étaient hâtés d'abandonner la charrue et la herse pour reprendre le pic ou la pioche* dans les travaux du fond et du jour [...] *ils [...] s'étaient installés à Coal-city.* Sur le terrain gratuitement donné par la compagnie ils avaient élevé leurs habitations, et lorsque le grand tunnel eut été ouvert à la circulation, les communications avec l'extérieur devinrent si faciles, qu'à ce point de vue, Coal-city ne différait pas sensiblement d'Édimbourg ou de Stirling. (xiv 75)

À partir de ce point, le chapitre xiv ne diffère guère du livre, sauf dans l'ordre des éléments⁵⁷.

56 Conçue en 1815 par Sir Humphry Davy (1778-1829), qui rend visite à Lidenbrock (VCT 1). Bien que le grisou occupe une grande place dans le roman, seul ce texte supprimé explique clairement le danger qu'il provoque, information nécessaire pour comprendre les efforts finaux de Silfax pour l'allumer.

57 Dans la deuxième moitié du chapitre, Verne présente la somptuosité du monde souterrain, au moyen de neuf éléments, parcourus selon un ordre thématique – je suis ici l'analyse d'Ishibashi (MI, IV.3), en l'adaptant et en la simplifiant. Ceux-ci vont de « Depuis la découverte des nouveaux gisements », où les anciens ouvriers de

Les modalités de la suppression de ces longs passages inconnus ne sont pas claires. En ce qui concerne ces chapitres XIII-XIV, de quelque 2 000 mots, Hetzel, les ayant lus ou relus sur les placards 8-12, envoie à Verne une lettre de 800 mots. Il y décèle un passage important, « ajouté [...] après coup [...] le souvenir de votre première et mauvaise idée » :

En donnant des dimensions exagérées au développement de la mine, à l'idée de tout un pays souterrain [...] vous tuez votre livre même [...] Dès que vous en faites une vaste contrée, que vous videz la terre à son profit [...] que vous y fondez des villes, des chemins de fer, des steamboats, de la civilisation au complet avec ses charlatanismes, ses exubérances, vous exaspérez le lecteur [...] vous allez reprendre toute cette partie [...] vous introduirez dans un épilogue un personnage, un homme à projets, un Barnum qui viendra proposer à James Starr [...] d'en faire ce que dans vos deux chapitres insensés vous en faisiez. (2 janv. 77)

Hetzel garde un vague souvenir d'avoir déjà lu ou entendu parler de ce « pays souterrain ». Il est donc possible qu'il exige sa suppression sur le manuscrit, mais que, pour une fois, Verne ne donne pas suite à son instruction, car les passages en question ne sont pas barrés.

Une semaine plus tard, l'éditeur, ayant critiqué divers aspects du roman, revient sur les « chapitres insensés », en répétant son avis que le livre requiert une chirurgie radicale : « Tout le chapitre de l'avenir est ou à supprimer, ou à mettre à la fin quand il ne peut plus couper l'intérêt du roman et à l'état de hors d'œuvre [*sic*] délassant et amusant » (9 janv.). Cette suggestion de mettre les deux chapitres dans un épilogue ne semble pas sincère ; et en tout cas les mettre dans la bouche d'un « Barnum » les détruirait.

Malheureusement, les réponses de Verne aux commentaires autoritaires et mal écrits ont disparu. Certes, il écrit qu'il a révisé les placards du volume complet, et qu'il a pris en compte toutes les discussions sur les deux derniers chapitres, mais sans mentionner la question brûlante des chapitres XIII-XIV [9 ou 16 fév.]. Plus tard, pourtant, il se référera deux fois, à grand regret, à son « idée première, – celle d'une Angleterre souterraine avec steamers et railways » (11 mars). Le romancier indique que l'époque de l'action a également changé – à l'origine, le manuscrit se situait donc à l'avenir. Il fait observer que sa « première idée d'une Angleterre souterraine ayant été complètement démolie », il n'est plus capable de concevoir clairement son propre roman (21 [mars]). De guerre lasse, désabusé, épuisé,

l'Aberfoyle reviennent, à – en neuvième place – quatre paragraphes sur les distractions à Coal-city. En édition, l'ordre est : 5-1-6-8-2-4-3-7-9, disposition qui est chronologique, mais procède aussi du particulier au général (des individus à la communauté), et serait donc, selon Ishibashi, mieux adapté à la logique narrative, car il permet de synthétiser le tout à la fin.

il renonce même au droit de donner le bon à tirer [24 mars], car il n'est plus maître du roman, il ne le maîtrise plus. Hetzel a trahi les espérances que Verne y avait mises.

Après tant de bouleversements, le chapitre xv ne présente que des variantes mineures, notamment en ce qui concerne les informations complémentaires sur Underland. Puis, après les foules et l'excitation de la métropole, le chapitre xvi apporte un bel intermède romantique :

Les railways et les steam-boats regorgeaient de touristes. Des chants retentissaient sous les voûtes sonores de l'Underland.

Harry et Nell avaient quitté le cottage. Pour éviter la foule, ils suivaient la rive gauche du lac Malcolm.

Après une heure de marche, Harry et sa compagne s'arrêtèrent sur le bord d'une petite crique. De là, le regard embrassait un horizon, tout piqué de feux. Au loin, les eaux doubleraient, en les réverbérant, les lueurs électriques des disques. Quelques falots couraient çà et là, à la tête des canots, et, quand passait quelque steam-boat, il se faisait un léger ressac qui se propageait jusqu'aux pieds de la jeune fille. (xv 90)

À cet égard, auteur et éditeur sont en désaccord sur le thème central du roman, qui est, pour celui-ci, l'histoire amoureuse, si ce n'est sentimentale, d'Harry et de Nell. Selon l'auteur, le personnage le plus important du roman est le malfaiteur Silfax [20 fév. 77] ; selon l'éditeur, c'est Nell [vers le 21 fév.]. Même le prénom de la jeune fille semble prêter à controverse : la préférence de Verne va à « ~~Ellen~~ », allusion à Ellen Douglas, héroïne éponyme de *The Lady of the Lake*, de Walter Scott (1811). Le fantôme de la Dame vit toujours, comme le dit James Starr, sous les eaux du Loch Katrine. Toutefois, Verne a déjà mis une « Helena » écossaise dans CG et une « Ellen » dans VF ; le nom sera donc barré et remplacé par « Nell », diminutif d'Ellen, comme le prétend Verne.

Au chapitre xvi, presque tous les passages sur Nell manquent : ceux qui mettent en valeur sa bonté à vouloir sauver la famille Ford, son amour pour ses protecteurs, les frayeurs de sa vie passée, ses silences qui parlent plus que des mots. Dans tous ces passages emphatiques, insérés après coup, selon toute probabilité par l'éditeur, se voient de nombreux points d'exclamation, des interprétations oiseuses, des questions rhétoriques, des « applaudissements de toute l'assemblée » et des scènes de chant et de danse. Sont cités ici deux longs échantillons, suffisants pour indiquer le ton général :

[...] qui nous a apporté le pain et l'eau, lorsque nous étions emprisonnés dans la houillère ! Ce ne peut être que lui ! / À la première de ces deux questions : « Oh oui ! » avait dit la jeune fille. À la seconde, elle n'avait répondu que par un cri de terreur, mais rien de plus.

On ne peut douter qu'elle soit heureuse d'être avec nous! Elle nous aime tous! Elle adore ma mère! Si elle se tait sur son passé, sur ce qui pourrait nous rassurer pour l'avenir, c'est donc que quelque terrible secret, que sa conscience lui interdit de dévoiler, pèse sur elle! Peut-être aussi, dans notre intérêt plus que dans le sien, croit-elle devoir se renfermer dans cet inexplicable mutisme⁵⁸

Bien de ces ajouts sont inutiles, car ils prolongent, au mieux, les idées déjà exprimées. Chaque fois que se trouve la sentimentalité ou le mélodrame – ou une référence à Dieu et à l'« ange » qu'il a envoyé –, il s'agirait, en somme, de l'influence de Hetzel, si ce n'est de sa plume.

Aux trois chapitres suivants, les variantes, assez nombreuses, sont pour la plupart stylistiques. Plutôt que sur le bateau à vapeur « Sinclair », on monte à bord du « Dagmar », cette utilisation du nom scandinave⁵⁹ illustrant les liens entre les deux visites nordiques de Verne (1859, 1861). Quand Jack Ryan fait remarquer que la mine se situe directement en dessous du Loch Katrine, Nell montre, pour la première fois, son appréhension :

« [...] est-ce que ce lac n'est pas situé précisément au-dessus de cette portion de la houillère où il est si difficile de pénétrer ?

— Mais où nous pénétrons quelque jour, répondit James Starr.

— Non!... non!... murmura Nell.

Mais si bas qu'elle eût prononcé ce mot, Harry l'avait entendue. Il fallait pour distraire Nell de ses pensées que *les tons clairs d'une cornemuse se fassent entendre à l'arrière du Rob Roy*. (xix 110)

Inondation

À partir du chapitre xx, les révisions intensives reviennent. Dans le manuscrit, le site de l'inondation se trouve loin à l'ouest de Coal-city. Dans un autre passage supprimé, plein de drame, Simon Ford et un groupe d'ingénieurs s'y rendent en bateau à vapeur, pour découvrir une catastrophe :

L'overman était en train de discuter avec sa loquacité habituelle, quand un bruit lointain, mais qu'on sentait formidable, l'interrompit. C'était comme le mugissement d'une énorme cataracte, le fracas de quelque Niagara éloigné.

58 IN xvi 91. Voir aussi à la même page : « [...] pour toi, Nell, qui, rendue à la vie, as trouvé des cœurs tout à toi! / — Pour moi! répondit vivement Nell. Oui! quoi qu'il puisse arriver! Pour les autres... » ; « Mais il n'en est pas moins vrai qu'un jour, des hommes se sont introduits dans les profondeurs de la nouvelle mine il y avait danger à s'introduire, alors, dans la nouvelle houillère! Oui! grand danger! Harry! Un jour, des imprudents ont pénétré dans ces abîmes » ; « Et là, emprisonnés pendant huit longs jours, Nell, ils ont été près de la mort! Et sans un être secourable, que Dieu leur a envoyé, un ange peut-être [...] ».

59 Sans doute tiré du *Dagmar*, navire danois dans la bataille d'Helgoland (9 mai 1864).

Simon Ford et Madge, quittant aussitôt le cottage à la rive du lac, couraient.

« Qu'est-ce là [*sic*], Simon ? s'écria Madge. Est-ce un éboulement ?

— Non !... non !... répondit Simon Ford. Le fracas ne se prolongerait pas ainsi ! En même temps, des cris s'élevaient dans l'ouest, du côté du lac, et bientôt, quelques centaines de mineurs apparurent fuyant en toute hâte.

Aux premiers, Simon Ford demanda demanda [*sic*] ce qui était arrivé. L'un d'eux lui répondit :

« Une inondation, ce ne peut être qu'une inondation !

— Fuyons ! fuyons ! » crièrent quelques autres.

— Restez, mes amis, dit d'une voix calme, le vieil overman. Si la ville devait être envahie, l'inondation courrait plus vite que vous ! Mais tout l'ouest de la houillère est en contre-bas, et l'envahissement se localisera ! »

Les faits donnèrent raison à Simon Ford. Après s'être propagés pendant quelques minutes, les mugissements s'éteignirent, et tout parut être rentré dans l'état normal.

Mais alors on conçut les plus vives craintes pour les touristes qu'emportaient les railways et les steamboats à travers l'Underland. S'il y avait un envahissement subit d'une masse d'eau, peut-être cette inondation avait-elle fait de nombreuses victimes.

Il importait donc de savoir en quel endroit l'accident s'était produit.

Les ingénieurs⁶⁰, accompagnés de Simon Ford s'embarquèrent sur l'un des plus rapides steamboats du lac Malcolm, et se lancèrent sur le réseau non interrompu des étangs et des canaux. De puissants faisceaux avaient été emportés pour le cas probable où les appareils électriques seraient hors d'usage, et le steamboat fila à toute vapeur sur les eaux du lac.

Pendant plusieurs heures, les explorateurs allèrent ainsi de canaux en canaux. Les galeries de la nouvelle Aberfoyle étaient en parfait état. Et cependant si une nappe d'eau considérable, qu'elle vint des étages intermédiaires ou de la surface du sol, s'était fait jour, c'est que la voûte de schiste avait cédé en quelque point.

Les ingénieurs continuèrent donc à pousser plus avant leurs recherches.

À dix-huit milles⁶¹ environ dans le nord du lac Malcolm, le steamboat dut s'arrêter. Un éboulement considérable barrait le canal, dont les eaux, considérablement grossies, débordaient.

« Si cette partie de la houillère n'eût pas été en contre-bas, dit un des ingénieurs, l'envahissement aurait causé de grands désastres. Fort heureusement, la nappe d'eau a été presque tout entière absorbée par les galeries du dernier étage.

— Oui, répondit Simon Ford. Et si cet effondrement se fût produit dans l'est, Coal-city, qui se serait trouvée sur le chemin du torrent, aurait été bouleversée de fond en comble ! Dieu nous a épargné là un grand malheur ! Mais qui a pu causer cet effondrement ?...

— Impossible de le savoir, répondit l'ingénieur, car nous ne pouvons d'aller [*sic*] plus avant.

60 Seule apparition d'autres ingénieurs, collègues de James Starr, signe peut-être de leur existence, supprimée, dans le reste du manuscrit.

61 En supposant que ce site est près du lac Katrine, l'emplacement du lac Malcolm (et donc de Coal-city) serait à trois mille à l'est du lac Lomond, au sud-est de Balmaha.

— Alors, monsieur, répondit Simon Ford, il ne reste plus qu'à revenir à Coal-city. Jusqu'ici, du moins, nous n'avons pas à compter une seule victime de cette inondation ! »

Ordre fut donné de reprendre le chemin parcouru. À Coal-city, on connaîtrait sans doute, les nouvelles du dehors. Si quelque lac ou quelque fleuve du comté de Stirling avait fait irruption dans la nouvelle Aberfoyle, cela serait constaté déjà. S'il s'agissait là d'un accident isolé, qui ne compromettrait pas l'Underland d'une façon générale, c'est ce qu'il était surtout important de déterminer.

Le retour du steam-boat s'accomplit sans incidents.

Le soir même [...] les journaux de Coal-city du comté publiaient le récit [...].
(xx 113-114)

La fin de ce chapitre changera, elle aussi. Silfax, cherchant à empêcher le mariage de Nell et d'Harry, revendique, dans « *une lettre* » (xx 119), les nombreux actes agressifs qui mystifient tout le monde depuis l'ouverture de la caverne. C'est Simon Ford, dans la version originelle, qui découvre la lettre maléfique⁶².

Hetzel s'emmêle

Dans le manuscrit, seuls James Starr, Harry et ses parents lisent la lettre⁶³. Après l'histoire de Silfax, racontée par Simon Ford, présente dans les deux versions, un nouveau passage inconnu concerne la décision d'informer Harry, mais non Nell, de la lettre⁶⁴. À la suite des discussions, « l'exploration de la nouvelle Aberfoyle fut minutieusement recommencée » (xxi 122).

62 « Une dernière menace se produisait sous la forme d'une lettre, que le vieil overman trouva un matin sur le seuil de sa porte. / Écrite de la même main qui avait tracé la lettre contradictoire adressée à l'ingénieur, elle était conçue en ces termes : / *Harry n'épousera jamais Nell !* » (xx 119).

63 « Le vieil overman au nom de Silfax éprouva à la fois un sentiment de pitié et de colère. Sa première pensée fut de communiquer la lettre à son fils. Mais il s'arrêta, préférant en donner d'abord connaissance à Madge et à l'ingénieur. / James Starr, prévenu immédiatement, arriva au cottage. Là, devant la vieille femme et lui, Simon Ford lut la lettre à haut voix. / Cette lettre éclaircissait toute la situation. Ce Silfax était l'être mystérieux, vainement cherché dans les profondeurs de l'Underland. / *“Vous l'avez connu, Simon ? demanda l'ingénieur”* » (xxi 119).

64 « “Communiquez-vous cette lettre à Harry ? demanda l'ingénieur. / — Qu'en penses-tu, femme ? dit Simon Ford. / — Je pense qu'il doit tout savoir, répondit Madge. Nous n'avons rien à cacher à notre fils. / — La bonne femme a raison, ajouta Simon Ford, et il faut qu'aujourd'hui même, Harry ait communication de cette lettre !” / Quelques heures après Harry, revenu de sa visite aux travaux du fond, arrivait au cottage. / La lettre de Silfax lui fut remise. Il la lut attentivement. L'explication, qui lui fut donnée de tout le passé de l'ancien pénitent de la fosse Dochart, lui parut évidente. / “Nell n'a pas connaissance de cette lettre ? demanda-t-il. / — Non, Harry,

Le livre est totalement différent. Onze pages, en effet, presque la totalité du chapitre xx, y surgissent, sans que le manuscrit en contienne la moindre trace. Dans cette version, c'est Nell qui, à la fin du chapitre xix, découvre et lit la lettre. Ses réactions seraient excessives dans un roman noir à dix sous : « sinistre pressentiment » ; « un cri d'indicible angoisse » ; « pâle comme la mort » ; « épouvante inexprimable » ; « Sa main crispée » ; « “Harry, ton fils, m'a volé Nell ! Malheur à vous ! malheur à tous ! malheur à la Nouvelle-Aberfoyle !” »⁶⁵

Le lecteur du roman publié penserait, a priori, que cette tentative, échouée, de renforcer le rôle de Nell et de lui créer une personnalité n'est guère vernienne. De même, il est possible qu'il n'aime pas la longue discussion sur le mariage et la réaction probable de Silfax, ni le passage où Nell raconte l'histoire de sa vie avant le sauvetage par Harry, notamment ses rapports avec son gardien, Silfax, de sa rivalité pour l'affection du harfang, passages également absents du manuscrit.

L'explication de ce chapitre mélodramatique et emphatique se trouve dans un manuscrit inconnu, non autographe, conservé à la Bibliothèque nationale de France⁶⁶ (IN(H) [xxi] [0]-16), feuilles qui correspondent à xx i 121-122. Rédigé à l'origine par Hetzel, le texte est recopié par Adolphe Lereboullet, les légères corrections étant peut-être de la main de Hetzel. Dans la page de garde et dans la marge de la première page, des entrées de la main de l'éditeur en expliquent les modalités :

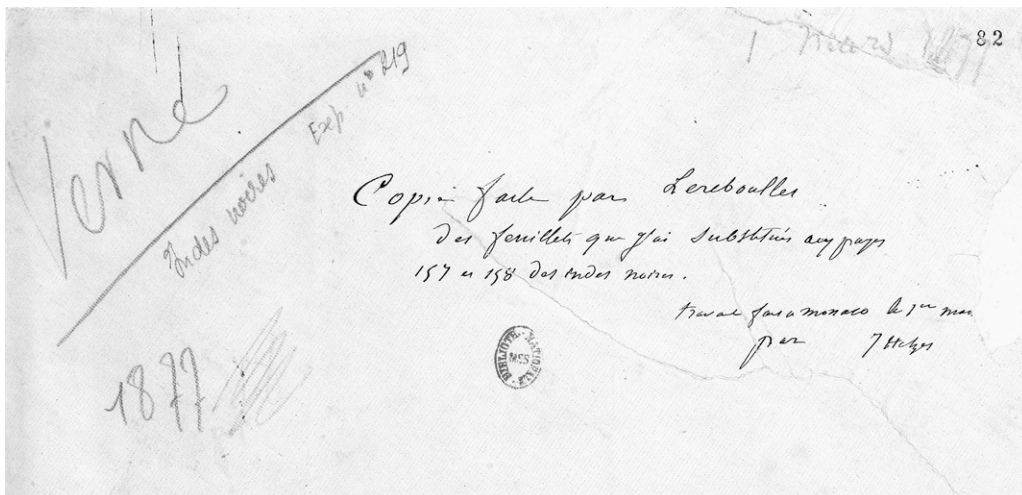
<Verne / Indes noires Exp. N° 219> <1^{er} mars 1877> / Copie faite par Lereboullet des feuillets que j'ai substitués aux pages 157 et 158 des Indes noires / Travail fait à Monaco le 1^{er} mars / par J. Hetzel (IN(H) [0]) [130]

<feuillets copiés par Lereboullet sur ma copie sur mon travail et dès lors remplacer [sic] dans les indes noires [sic] les pages biffées du 1597 à 158. / 1^{er} mars 1877 / Monaco> (IN(H) 1)

répondit l'ingénieur. / — Cela vaut mieux, reprit Harry. Volontairement ou involontairement même, — nous l'ignorons encore, — Nell a échappé au vieux Silfax. Qu'elle ne sache pas qu'il nous menace à nouveau. Une fois ma femme, elle n'aura plus rien à craindre. / — Bien, mon garçon, répondit Madge. Voilà qui est parlé et il me plaît de voir que tes sentiments à l'égard de notre enfant d'adoption n'ont pas changé ! — Je l'aime », répondit simplement Harry. / *On se sépara, mais il fut bien convenu [...]* » (xx i 121).

65 « *Huit jours avant l'époque convenue pour la cérémonie, Nell, poussée sans doute pas quelque sinistre pressentiment [...]* [12 lignes mélodramatiques] [...] *ces lignes, qui avaient été tracées pendant la nuit et dont la vue la terrifiait : / “Simon Ford, tu m'as volé le dernier filon de nos vieilles houillères ! Harry, ton fils, m'a volé Nell ! Malheur à vous ! malheur à tous ! malheur à la Nouvelle-Aberfoyle !” / “Silfax”* » (xx 119).

66 BNF, NAF 17000, folios 82-98.



130 Manuscrit
de Hetzel
(IN(H) [0])

Le texte même commence, sous une forme très proche de celle publiée, vers le début du chapitre xx en édition (comme toujours, l'italique représente le texte commun à ce manuscrit et au livre) :

— Le mariage de Nell avec le fils de celui qu'il accuse de lui avoir volé le dernier gisement du aberfoyl [sic] doit, en effet, avoir porté son irritation au comble, dit Simon Ford.

— Il faudra pourtant bien qu'il prenne parti de cette union, s'écria Harry. Il me semble que, si étranger qu'il soit à la vie commune, on finira bien par l'amener à comprendre que ~~la vie chez~~ l'existence de Nell chez nous vaut bien celle qu'il lui faisait dans son trou les abîmes de la houillère. Je suis sûr, M. Starr, que si vous pouvez mettre la main sur lui, vous parviendrez à lui faire entendre raison à ce vieux-là. (IN(H) [xx] 1)

Il s'ensuit plus de 2000 mots. La scène se termine, comme il le faut, sur des points d'exclamation, un blâme et une pamoison :

« Mère, que penseriez-vous de l'homme qui abandonnerait la noble fille que vous venez d'entendre ?

— Je penserais, répondit Madge, que cet homme est un lâche, et, s'il était mon fils, je le renierais et je le maudirais !

— Nell, tu as entendu notre mère, dit Harry en s'adressant à sa fiancée. Où que tu ailles, je te suivrai. Si tu persistes à partir, nous partirons ensemble [...]

— Harry ! Harry ! » s'écria-t-elle ; mais l'émotion était trop forte. On vit ses lèvres blêmir.

La jeune fille tomba évanouie dans les bras de la vieille femme Madge qui pria l'ingénieur, Simon et Harry de la laisser seule avec elle. (IN(H) [xx] 13-14)

Le reliquat du texte (IN(H) [xxi] 14-16) s'intégrera en édition dans le chapitre suivant, « Le mariage de Nell ». Il s'agit des mesures de sécurité prises face à la menace de Silfax. Ensuite, on revient, encore, à la question de Silfax et du mariage. Dans cette section, une partie du texte hetzelien,

bien que non barrée, sera supprimée dans le livre, le texte y étant en même temps augmenté. Je n'en cite que le début et la fin :

On se sépara, mais il fut d'abord convenu que les hôtes du cottage seraient plus que jamais sur leurs gardes. La menace du vieux Silfax était trop directe pour qu'il n'en fût pas tenu compte [...]

[...] le mieux eût été et à coup sûr qu'on pût s'emparer de sa personne. <On la tentait, mais> ordre avait été donné de respecter, quoi qu'il pût en coûter, sa vie tout en respectant sa vie. (IN(H) [xxi] 15-16)

Son travail fini, Hetzel écrit à Verne, sans préambule, que son texte ne va pas et qu'il lui envoie sa propre rédaction : « C'était incomplet, écourté, votre Nell surtout et votre Harry aussi n'étaient pas assez dessinés, ne vivaient pas assez [...] [J'ai] pris le parti de faire purement et simplement de la copie toute neuve » [28 fév. 77 – *sic* : début mars]. L'éditeur essaie d'indiquer l'emplacement exact du nouveau texte dans la mise en page (de l'édition in-8°), mais, comme si souvent, s'emmêle un peu :

Je crois que cela grossira le livre de 8 ou 10 pages [...] qui s'ajoutent à partir de la page 150 – une page, 154 – une page, et à la page 157, je vous donne une augmentation (pour une page et trois quarts) de 8 feuilles qui feront bien six pages pleines. [28 fév.]

À travers ces lignes obscures, l'on peut deviner qu'il a coupé une page trois quarts de texte vernien (les « pages 157 et 158 » (IN(H) [0])), et qu'en plus des quelque 2 000 mots de « copie toute neuve », il a inséré deux nouvelles pages, l'une à la 150 et l'autre à la 154, ce qui ferait un total de presque 413 mots, ou 6 % du roman entier.

Dans sa réponse, Verne indique son approbation : « Nous étions convenus que Nell ignorerait ce qu'elle avait fait pour la famille Ford. Vous avez changé cela, et cela vaut mieux » [11 mars 77]. L'auteur confirme encore qu'il accepte l'insertion quasi intégralement, sauf à « la couper 2 ou 3 fois, pour donner un peu plus d'air » (21 mars 77). Un certain nombre de modifications mineures se feront, en effet, avant la version définitive.

Pour revenir au manuscrit de Verne, nous l'avions abandonné après la lecture de la lettre de Silfax, en l'absence de Nell (xxi 119). Le reste de ce chapitre pénultième raconte le mariage d'Harry et Nell, faisant partie, en fait, d'une double cérémonie, car l'on y célèbre également le cinquantième anniversaire du couple Simon et Madge Ford⁶⁷. La disparition de celui-ci laissera inexpiquée la référence publiée à un double anniversaire (xxii).

67 « On sait aussi qu'une double cérémonie allait s'accomplir. La cinquantaine de Simon et de Madge devait être célébrée en même temps que le mariage de leur fils. / "Eh oui ! répétait le vieil overman. Cinquante ans de bonheur avec ma vieille compagne ! N'est-ce

L'explosion finale de la mine, due au grisou accumulé, constitue non seulement le point culminant du roman, avec un dénouement des divers fils, mais la résolution de quelques mystères. Dans la version manuscrite, selon les instructions de son maître, le harfang porte une mèche allumée, provoque une explosion et détruit ainsi le village et une partie du monde souterrain, Silfax lui-même étant tué par un éclat de roche. Ici encore, seule une partie du texte inconnu pourra être citée :

La jeune fille n'avait pas eu le temps de répondre, qu'une immense clameur retentissait au-dehors⁶⁸.

Puis, ce cri se fit entendre :

« Le Grisou ! le Grisou ! »

James Starr, suivi de quelques autres, s'élança hors de l'église.

À peine se trouvèrent-ils sur la rive du lac, que cette *légère odeur qui caractérise l'hydrogène protocarboné* saisit leur odorat.

C'était la première fois, depuis l'exploitation de la nouvelle Aberfoyle, que le grisou l'envahissait, soit qu'une énorme poche se fût crevée, soit que la dépression anormale de l'atmosphère eût favorisé l'écoulement du gaz explosif.

À ce moment, un canot apparut sur les eaux du lac Malcolm.

Sur ce canot, un vieillard, les cheveux hérissés, une longue barbe blanche tombant sur sa poitrine, vêtu d'une sombre cagoule, était debout.

Il tenait à la main une lampe Davy dans laquelle brillait une flamme. En même temps, d'une voix forte, il répétait :

« Le grisou ! le grisou ! »

« Hors de la mine ! hors de la mine ! » cria James Starr [...]

Harry, entraînant sa fiancée, son père, sa mère, avait précipitamment quitté l'église [...]

Du plus loin que Nell aperçut le vieillard :

« Lui, lui ! Silfax ! s'écria-t-elle, au comble de l'épouvante.

— Hors de la mine ! hors de la mine » répétait James Starr.

Mais il était trop tard pour fuir ! Le vieux Silfax était là pour accomplir sa dernière menace. Au-dessus de sa tête, volait son énorme harfang, dont le plumage blanc était taché de points noirs.

À ce moment, un homme se précipita dans les eaux du lac, et nagea vigoureusement vers le canot.

C'était le brave Jack Ryan, qui redoubla d'efforts pour atteindre le fou, avant qu'il n'eût accompli son œuvre de destruction. Mais Silfax le vit venir. Il brisa le verre de la lampe, arracha la mèche allumée, et la promena dans l'air ambiant.

pas, Madge, que si après un demi-siècle tous les mariages devaient être refaits nous referions le nôtre sans hésiter !” / Madge ne disait pas non » (xxi 122). « *La bénédiction céleste fut d'abord appelée sur la tête des deux vieux époux que la cinquantaine ramenait devant l'autel toute l'assistance.* Puis, Simon Ford et Madge firent place à leurs enfants » (xxi 124).

68 S'ajoute ici en édition : « Un de ces énormes rochers [...] lança à la surface du lac [...] ».

[...] Pas d'explosion ! le grisou n'était pas mélangé aux basses couches dans une proportion détonante.

« Malédiction ! s'écria le vieillard en secouant la mèche !

Jack Ryan avançait toujours mais, en ce moment, le farouche *harfang* s'approcha de son maître, et *saisissant dans sa patte la mèche incendiaire, comme il faisait autrefois dans les galeries de la fosse Dochart*, il décrivit un cercle, et s'envola jusque dans les hauteurs du dôme, que le fou lui montrait du doigt.

Une explosion se fit. On dut croire que tout le dôme de l'Underland s'écroulait... !

Mais, heureusement pour toute cette population terriblement menacée, l'effondrement ne fut que partiel. Une portion de la voûte s'effondra, et Silfax, frappé d'un éclat de roche, disparut dans les eaux du lac (xxi 124-125).

Comme on s'y attendrait, les modifications se multiplieront. Dans l'idée de Hetzel, Silfax sort de son abri derrière un rocher [11 mars 77]. Sur les épreuves, Verne modifie cette scène, en amenant le vieillard à laisser sortir le grisou le jour du mariage, pour tenter de provoquer une grande explosion et ainsi l'effondrement du monde souterrain [11 mars]⁶⁹.

Dans le livre, en outre, Nell, qui connaît par la lettre la menace de Silfax, a réussi à se faire aimer du harfang. Elle demande à l'oiseau de s'approcher d'elle et de laisser tomber la mèche ; et l'explosion n'a donc pas lieu. Harry y est plus héroïque, car, afin de plaire à Nell, il plonge dans le lac, pour essayer, en vain, de sauver Silfax.

À ce stade, le livre a subi tant de modifications que Verne oublie le fil : « Si j'ai fait crier Silfax à Nell, au moment de l'apparition, c'est, je crois, parce que vous l'indiquiez ainsi, mais je n'y tiens pas » (21 [mars 77]).

Résultat logique de ce renoncement, aussi tard que le début d'avril 1877, seulement une ou deux semaines avant la publication des derniers chapitres, Hetzel manifeste l'intention de continuer à les corriger, sans, apparemment, consulter Verne⁷⁰.

La légende du vieux Silfax

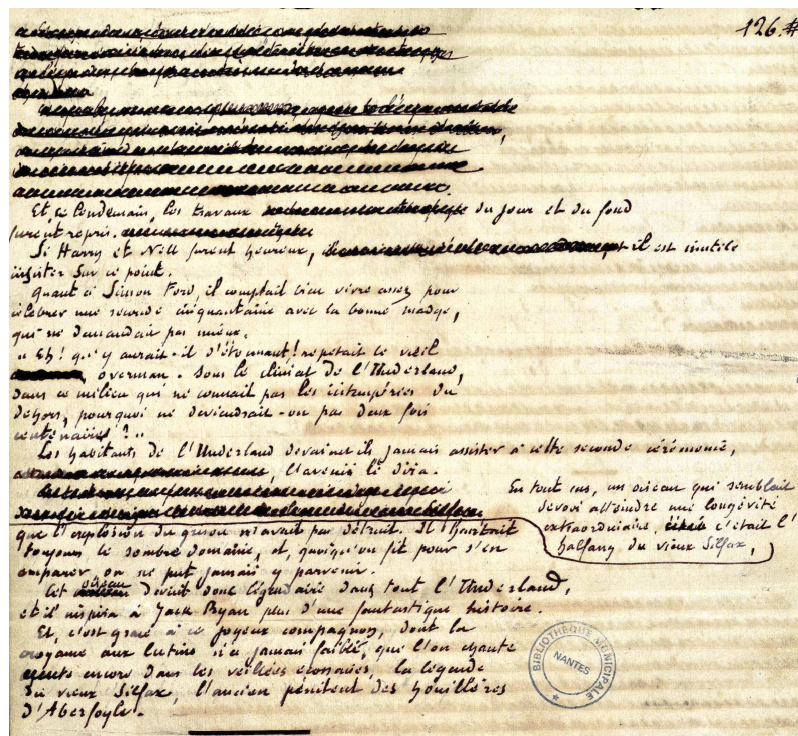
Dans sa conclusion, et comme d'habitude, Verne préfère une fin laconique, sans grands épanchements :

La Légende du vieux Silfax

Ce coup de grisou ne fit pas d'autre victime que le vieillard. Jack Ryan avait été miraculeusement préservé au milieu des débris de roches qui pleuvaient autour de lui. Quant à l'acide carbonique mêlé à l'atmosphère, il fut rapidement entraîné dans

69 Voir fig. 124 p.385

70 Lettre de Hetzel à Hébrard du 28 mars 1877 (BNE, NAF 16958, folio 253).



les puits d'aération, et la catastrophe se réduisit à quelques dégâts matériels.

Il va sans dire que le mariage d'Harry Ford et de Nell fut achevé le jour même. Les jeunes époux ne rentrèrent au cottage qu'après que le révérend Hobson eut béni leur union. James Starr, Simon Ford, exempts de toute inquiétude, prirent joyeusement part à la fête. Jack Ryan, félicité de tous pour son courage, ne trouva d'autre moyen de se soustraire aux compliments qu'en jouant de la cornemuse, en chantant et en dansant jusqu'au lendemain.

Et ce lendemain, les travaux du jour et du fond furent repris.

Si Harry et Nell furent heureux, il est inutile d'insister sur ce point.

Quant à Simon Ford, il comptait bien vivre assez pour célébrer une seconde cinquantaine avec la bonne Madge, qui ne demandait pas mieux.

« Eh! qu'y aurait-il d'étonnant! répétait le vieil overman. Sous le climat de l'Underland, dans ce milieu qui ne connaît pas les intempéries du dehors, pourquoi ne devient-on pas deux fois centenaire?... »

Les habitants de l'Underland devaient-ils jamais assister à cette seconde cérémonie, l'avenir le dira.

En tout cas, un oiseau qui semblait devoir atteindre une longévité extraordinaire, c'était l'harfang du vieux Silfax que l'explosion du grisou n'avait pas détruit. Il habitait toujours le sombre domaine, et, quoi qu'on fit pour s'en emparer, on ne put jamais y parvenir.

Cet oiseau devint donc légendaire dans tout l'Underland, et il inspira à Jack Ryan plus d'une fantastique histoire.

Et, c'est grâce à ce joyeux compagnon, dont le royaume aux lutins n'a jamais faibli, que l'on chante encore dans les veillées écossaises, la légende du vieux Silfax, l'ancien pénitent des houillères d'Aberfoyle (xxii 125-126). [131]

Ce bref chapitre final subira peu de bouleversements, mais beaucoup de changements mineurs. À ce propos, s'observe peut-être la trace de trois nouvelles interventions de Hetzel. Après les mots « *œuvre de destruction* » (125), en effet, subsistent quelques mots au crayon, peu lisibles : « avant que celui-ci xxx ». Sous « en ce moment » (125), en outre, sans doute de la main de Hetzel, qui aime bien mettre en scène des animaux, se voit : « Ce corbeau » (le harfang, dans la dénomination condescendante de l'éditeur). Aux stades suivants, en effet, le rôle du harfang sera amplifié : les dix lignes sur sa haine d'Harry et son regret de l'ancienne vie souterraine s'y ajouteront. Elles servent, il est vrai, à renforcer la conclusion, mais de manière assez sentimentale.

À droite et en haut de « le mariage d'Harry Ford et Nell fut achevé le jour même » (125), Hetzel, peut-être pour respecter les conventions du deuil, martèle, de son style inimitable : « Non pas ». Par conséquent, les noces devront se faire dorénavant « six mois plus tard », le couple maintenant « vêtu de noir » (xxii). Pour une fois, ces deux modifications s'accordent à la philosophie de Verne – car ses noces sont invariablement associées aux funérailles, et sont retardées le plus possible.

Conclusion

Il est frustrant de ne pas connaître de brouillon, ni de guère pouvoir lire sous les très nombreuses ratures. C'est une chance inouïe, toutefois, que d'accéder à une œuvre si différente de celle publiée. Cette version relativement ancienne, qui s'écrit vraisemblablement entre avril et novembre 1876, avec sa connaissance détaillée de la société écossaise contemporaine, ajoute beaucoup à notre compréhension de l'attitude vernienne envers ce pays.

La grande idée de Verne est d'écrire un roman sur une Grande-Bretagne souterraine, mettant en œuvre des navires à vapeur, des chemins de fer et des villes. En même temps, c'est une étude du mal, en la personne de Silfax, étude intégrée dans un roman d'aventures.

Les pauvres restes d'une mine écossaise sont tout ce qui subsiste après les interventions tranchantes de Hetzel. Dans le cas des chapitres xiii-xiv, la coïncidence entre les commentaires éditoriaux et leur suppression en indique clairement la raison. Il est même possible que, vu l'absence de ratures, Verne n'accepte pas leur disparition et que Hetzel l'impose

unilatéralement sur les épreuves. Certes, le plaquage de l'épisode sentimental de Nell date de ce stade.

Une grande partie des modifications se fait, en effet, sur les placards – ce qui n'explique guère la grande densité de révisions dans le manuscrit. Il est loisible de revenir ici sur l'hypothèse, vérifiée dans certains autres documents, selon laquelle Verne soumettrait initialement un manuscrit relativement propre. Toutes les modifications seraient alors à mettre, peu ou prou, au compte de Hetzel, d'autant plus qu'il proclame avoir révisé le tout quatre fois.

Ian Thompson, auteur d'un livre à propos de Verne et l'Écosse, fait état de sa surprise devant le peu d'attention qu'Édimbourg reçoit dans l'œuvre complète de Verne, étant donné que c'est peut-être la ville du monde qu'il aime le plus⁷¹. La clef du mystère se trouve ici : en amoureux transi, l'auteur fournit une description très complète de la capitale, par le truchement de la métropole souterraine, mais, à la suite de l'intervention de Hetzel, elle restera à jamais enfouie.

Les lecteurs ont parfois remarqué les anomalies du roman : par exemple, le double rôle du harfang, la taille de Coal-city, quelquefois petite, quelquefois grande, et les incohérences dans les dimensions et l'emplacement de la nouvelle mine. Jusqu'à preuve du contraire, elles sont toutes provoquées par l'éditeur.

Les critiques éminents se sont souvent interrogés sur les chapitres disparus. Jean Chesneaux, par exemple, discute plusieurs fois à propos de la suppression radicale, sous les ciseaux de Hetzel, des chapitres ambitieux sur l'Écosse industrielle, notamment dans *Télérama* (mars 2005), où il hasarde : « Sauf miracle de l'archivistique, on ne les retrouvera peut-être jamais » (p.38). Le miracle est arrivé.

71 Voir « Jules Verne, geography and nineteenth century Scotland » (<http://Verne.gilead.org.il/ithompson/geography.html>).